

— *Jambo mama, salaam ! wapi Michel Castel tafadhali ?* (bonjour madame, la paix soit avec vous ! Où est Michel Castel s'il vous plaît ?)

Ces quelques expressions de base qu'elle avait apprises par cœur, semblaient porter leur fruit. Bien que le dialecte Massaï soit différent, elle savait qu'au Kenya les différentes tribus correspondaient entre elles en langage swahili. Etonnée qu'une femme blanche lui parle un peu sa langue, la femme Massaï lui répondit :

— *Jambo bibi, karibu. Michel hapa* (bonjour madame, soyez la bienvenue, Michel est là), en pointant du doigt une hutte différente et construite un peu à l'écart entre quatre acacias parasols.

— *Asante sana !* (Merci beaucoup) dit Juliette, brûlante d'impatience.

A cet instant, un rugissement de moteur déchira l'atmosphère. La femme Massaï s'écria :

— *Mzee Michel !* (Monsieur Michel)

Le cœur de Juliette battait très fort. Avec une intense émotion, elle se dit : « ça y est le vieux lion arrive, il avait dû me repérer depuis longtemps avec mon 4x4 ! ».

Dans un nuage de poussière, un type arrivait sur une puissante moto marquée Africa Twin sur le réservoir. Sûrement une Honda 650. Juliette connaissait, elle avait un copain, fan de motos, qui ne lui parlait que de cela, hélas ! L'homme était assez grand, sec, la tête recouverte d'une casquette à visière cassée, de couleur camouflage, style G.I américain. Des lunettes de soleil, genre Ray Ban, mais très foncées masquaient son regard. Juliette était saisie par l'apparition brutale et restait un peu pétrifiée. Elle qui

croyait surprendre un vieux papy comme elle se les imaginait dans son enfance : « vieux monsieur avec les cheveux blancs qui avait bien du mal à marcher ». Et bien, elle était servie et loin de s'attendre à une arrivée aussi fracassante.

Michel descendit de sa moto et retirant ses lunettes, la fixa droit dans les yeux. Le regard était vif et perçant, le visage assez fin mais buriné, les fronces sur le front laissaient déjà penser que cette étrangère et son 4x4 le dérangaient. Que venait bien faire cette nana, toute seule, dans cet endroit perdu de la brousse africaine ? pensa-t-il. Juliette le regarda fixement sans baisser une seconde son regard. Elle se rappela qu'on ne devait en aucun cas quitter le regard d'un vieux *simba*. Elle avança doucement dans sa direction. L'homme attentif ne la quittait pas des yeux. Elle pensa un moment à une séquence bien connue de western, où les regards de Charles Bronson et de Henri Fonda s'affrontent. Qui dégainerait le plus rapidement ? Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions qu'une voix haute claqua comme un coup de revolver. Elle venait d'être touchée en plein cœur. Le choc des mots s'élevait, perturbant l'endroit si paisible.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous à cet endroit ? Vous n'avez pas froid aux yeux, semble-t-il ! Une jeune femme blanche dans cette contrée, ce n'est pas raisonnable !

Juliette étudiait et analysait la phrase. Il fallait faire vite, elle n'était pas gravement atteinte, elle dégaina, elle aussi, ses mots. D'une voix assurée, elle répondit :

— *Jambo mzee Michel*. Vous non plus vous me ne paraissez pas très raisonnable. Que faites-vous ici ? Un homme blanc parmi les Massaïs ? Le problème entre nous deux sera vite résolu car je m'appelle Castel Juliette.

Cette fois, c'était Michel qui était touché en plein cœur, lui qui dégainait ses mots plus vite que son ombre habituellement. Il fut stupéfait de l'entendre prononcer ce nom de famille qui leur était commun. Peut-être était-il groggy par le peu de *miraa*²* qu'il avait mastiqué... Ce qui arrivait très peu souvent. Il en prenait un peu comme on fumerait un cigare le jour de Noël, et seulement quelquefois, lorsqu'il sentait une vague inquiétude l'envahir. Cela avait eu lieu, lorsqu'il avait aperçu le 4x4, de loin, il y a à peine un quart d'heure. Il se remit du choc et dit :

— Comment Juliette Castel ! En clair, cela veut dire que tu es ma petite-fille !

Sa voix était chargée d'une intense émotion. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, des larmes plein les yeux. Un film de Lelouch...

Michel savait bien qu'un homme se doit de ne jamais pleurer, en public au moins. Mais il se souvint très vite que :

— Primo, il n'était pas en public, les Massaïs étaient restés à l'écart et ne voulaient en aucun cas perturber les retrouvailles des deux blancs.

— Secundo, contrairement à ce que chantait Johnny : « je n'ai jamais pleuré, si j'avais commencé, je n'aurais jamais pu m'arrêter... », quel homme digne de ce nom n'avait jamais pleuré ? Johnny lui-même, était un mec trop bien, pour le démentir. Il avait bien dû pleurer lui aussi, en cachette ou pas, il était seul à le savoir.

De ce fait, il fit semblant de rien. Il s'essuya les yeux d'un revers de main, pour paraître moins pathétique. Cette journée était trop magnifique, il fallait en profiter pleinement. C'était sa philosophie première, car il avait appris

² * petites plantes dont on prend l'écorce pour mâcher, c'est en fait une sorte de drogue douce, utilisée parfois par les guerriers Massaïs.

très tôt qu'il était mortel et de ce fait il avait en somme tout compris ! Cela ne durerait pas non plus aussi longtemps que les impôts !

Il fit part à Juliette de son intention de soulager le véhicule des bagages et des provisions qu'elle avait amenés. Il gara le 4x4 à proximité des quatre acacias qui délimitaient la case, à côté de quelques chèvres qui broutaient ce qu'elles trouvaient. Tout cela était clôturé par des branches et des buissons épineux. Il dit à Juliette qui regardait l'installation :

— Oui tu vois, il faut se protéger un peu, car récemment un lion a fait une incursion de nuit chez les Massaïs un peu plus bas en semant la panique dans leur troupeau.

— Quoi, cela arrive souvent ?

répliqua Juliette avec un air paniqué.

— Non, ne t'inquiète pas ! Ces animaux là ne tuent jamais pour le plaisir !

— Pour le plaisir, peut-être, mais pour la faim ?

Michel rit aux éclats et reprit :

— Ils sont comme toi, ils n'ont pas toujours une grosse faim, et un petit sandwich leur suffit parfois.

— Quoi comme sandwich ?

— Oh, parfois, un chevreau qui s'égare, ce genre de casse-croûte est vite emballé et pesé !

— C'est affreux pour ce petit biquet !